

1.

j'aime mon corps, chaque jour je l'aime davantage  
j'aime beaucoup mes cuisses... mes cuisses et mes jambes vues d'en haut depuis mes yeux. J'aime les regarder. J'en soulève une, je soulève l'autre pour voir les muscles sous la peau. Je les relève lentement... l'une puis l'autre  
je fais des ronds avec les pieds en les allongeant le plus possible dans le prolongement de la cheville. Ça tire terriblement dans le bout, c'est très agréable  
j'aime embrasser mes bras avec ma bouche... le haut de mes bras des deux côtés... vers l'épaule. C'est toujours tiède. J'essaie d'embrasser le plus haut que je peux. Il y a un moment où ça ne va pas plus loin  
je pourrais me casser le cou

j'aime aller aux filles

j'ai appris il a quelques mois que la Berthe était mort... en pleine jeunesse, dans les vingt ans, à peine plus. La première fois que je suis allé au bordel c'est avec lui et le plus jeune des deux frères Pascal... au Mocambo à Fréjus... dans l'après midi, il fait très beau. Il y a de l'écho, ça sonne bien... Mocambo. L'entrée est toute petite... Mocambo, c'est écrit au-dessus en demi cercle, toutes les lettres tiennent dans la largeur de la porte. Les bordels... un immeuble étroit, la porte ouverte sur des rues étroites. Le Mocambo, lui, il donne sur une large allée plantée d'arbres... des platanes certainement... un cours en pente douce qui descend jusqu'à la mer, jusqu'au petit port (pêche et plaisance)

je descends de la partie haute de la ville. Comme Adam Pollo. Je marche amplement. Je suis intact. J'ai toujours été intact. Je crois que je le suis encore davantage. Je suis passé entre les gouttes de

l'Histoire. J'ai perdu à peine quelques plumes. Je ne suis pas mort. Je descends sans me presser vers le bas de la ville en chantonnant silencieusement dans ma bouche avec ma langue contre les dents. Je n'ai pas froid. Malgré le fort vent je n'ai pas froid. Mon parka il y a une fermeture Éclair qui remonte du bas mais également une rangée de boutons-pression indépendants les uns des autres. Je boutonne seulement ceux du haut, j'aime que ça batte autour des jambes quand je marche → le manteau de fourrure d'Alain Cuny qui descend le boulevard Saint Michel ← c'est comme si j'y étais. J'ai cru que la rue et le trottoir s'étaient ouverts pour lui, pour lui faire place, pour faire place aux deux grands pans qui battent ses talons... comme la traîne de la jeune mariée que je ne suis plus. Je me souviens très exactement du regard des filles sur ma coquille du temps où je la tenais fermée

la Berthe et moi on sort séparément du lycée on descend chacun d'un côté de la rue Félicien Clavier sa mère l'attend en bas. Elle lui interdit de me fréquenter... la mienne aussi mais la sienne encore plus que la mienne. Nous, chez nous, on est quatre, la Berthe il est fils unique, sa mèche de cheveux bruns de gauche à droite sur le front. Ça fait à peine plus d'un an que je le connais. On est inséparable. Moi je redouble beaucoup, chaque année je me fais des nouveaux amis. Lui il a passé quatre ou cinq ans chez les Maristes à la Seyne (comme Picabia). Il est paré pour le reste de son existence

les profs aussi essaient de nous séparer. En français, Stalla, la Berthe il l'a mis au fond et moi devant. C'est bien la seule classe où je suis devant. À la moindre équivoque (dirait Barbara Cassin) = la moindre phrase à double sens, je me tourne vers la Berthe et lui fais des signes obscènes avec les doigts. Je les rentre les uns dans les autres. Je traduis tout avec les doigts, je suis imbattable. Toute la classe guette mes gestes, guette mes doigts. Toute la classe attend la traduction en clair. Cours de français ou non, Lagarde et Michard et Carpentier-Fialip... tout y passe. Stalla il sait plus comment faire, il bouge la tête à droite et à gauche, il a pas prévu ça. Il a pas prévu que la moindre phrase de la langue, le moindre exemple de grammaire sont toujours prêts à faire défaut. Dans son cursus de formation on lui a pas appris que sans cesse la langue glisse, se tord, se retourne... que

sans cesse elle manque. On lui a surtout pas appris comment faire avec moi. Moi non plus on ne m'a pas appris comment faire avec moi... j'apprends au fur et à mesure

Avignon, rue Favard... on est tous à poil, la chambre est pas très grande. Une des trois filles m'a repéré, elle se faufile pour que ce soit moi avec elle. Moi aussi c'est elle que je veux. Elle a un air entre deux airs, effronté et mignon. Elle m'a foutu sur elle d'autorité en travers du lit et me dirige adroitement en poussant de petits cris pressés. Les autres ils sont restés debout avec leurs bites et leurs poils sans trop savoir qui va avec qui. Je suis très content du tour que ça prend. J'ai été le plus rapide, j'ai été le plus habile... c'est pas dans mes habitudes. Tant pis pour eux

nous à Caritat on va jamais au claque à Orange. À Orange c'est la Légion, nous c'est Avignon. On tient pas à se mélanger. On a un peu les chocottes aussi. Y a des trains jusqu'à tard le soir pour rentrer... de la gare ça fait trois kilomètres à pied jusqu'à la base. C'est le barman du foyer qui paie le bordel

— c'est bon, qu'il dit... toute la semaine j'ai eu du monde, ce soir c'est ma tournée

de temps en temps il invite deux/trois connaissances. C'est sur le café qu'il se fait du fric. Tout ce qu'il arrive à mettre de côté c'est sur le café. Il s'est jamais fait prendre. C'est le roi du calcul mental

le sous-officier responsable de foyer, il se casse pas le trognon

— c'est très simple... avec un paquet d'un kilo tu fais au moins quatre-vingts tasses... et je compte large... pour chaque paquet de cinq kilos que ça fait combien ? Quatre-vingt que multiplie cinq... c'est pas difficile... pour chaque paquet de cinq kilos le barman du foyer... il me reverse au centime près quatre cents fois le prix d'un café... t'as plus qu'à faire le total

le barman du foyer lui... avec un paquet d'un kilo il arrive en moyenne à plus de cent vingt tasses... sur chaque kilo il se fourre le prix de quarante tasses dans la poche.

du coup, le barman du foyer, c'est un signor... il a l'argent facile quand il sort

— stasera cazzo per tutti !

il n'attend rien en retour. Ce qu'il aime surtout c'est la dépense, c'est l'invite... être l'initiateur et le dispensateur des bordées. Au boulot... comme ci comme ça, c'est pas un gros bavard. Passé le poste de police c'est un autre homme, on marche vers la gare en devisant, on voit pas passer le temps. Dans le train, il tient salon. Arrivé au claqué, on monte pas tout de suite, on boit un coup, on bavarde... que des histoires de bordels et de filles

Les filles, les filles des bordels, le barman, il les étrangle

— je l'ai étranglée... il fait le geste... coudes pliés, les deux poings fermés ramenées rapidement à hauteur du bas-ventre

— celle-là tu vois je l'avais déjà étranglée... je voulais l'étrangler encore une fois... tu comprends ?

bien sûr que je comprends

chacun comprend... chacun comprend très bien

— moi ce que j'aime tu vois c'est étrangler... c'est ce que je préfère... étrangler... y a que ça qui compte pour moi tu comprends ?

— oui oui... je vois très bien... étrangler... étrangler quoi... tu étrangles

— celle-là tu vois... je voulais encore l'étrangler

notre mecène continue de parler... de faire le geste, toujours le même.

Il nous demande si l'on veut re-prendre quelque chose...

— non non ça ira... c'est bon

c'est assez plaisant ces virées entre garçons faut pas croire. Il y a toujours un peu de mystère qui traîne avec. On fait durer les trajets, on fait durer les coups à boire... on fait durer le temps des rues. On parle sur le seuil, on demande les prix... ça change pas beaucoup. C'est pas chaque fois qu'on baise à l'œil, faut pas croire. On fait corps avec d'autres garçons... parfois on les connaît à peine. On aime pas trop se mélanger avec d'autres groupes, on s'évite. On se débrouille pour ne pas à avoir à se rencontrer dans les mêmes rez-de-chaussée... les filles aussi elles y veillent

à Avignon les rues à bordels il n'y en a pas des masses... à côté de la place de l'Horloge... en bas de la rue de la République. On arrive vite à s'y reconnaître. La nuit tombée les rues sont vides, en Provence on se couche tôt. Tout de suite trois/quatre garçons ensemble ça a l'air d'une troupe. Ça fait du bruit. Faut faire attention à pas attirer le Guet. On finit par avoir froid... on rentre un peu n'importe où

on est assis en bas sur des chaises, les filles ne sont pas encore redescendues. On parle un moment entre nous. Peut-être qu'on va pas monter tous les trois. Entre garçons... ça se dit pas mais on monte jamais avec les mêmes. S'il y a pas assez de filles on va ailleurs. Avec Colonna D'Istria et l'autre (je sais pas comment il s'appelle) en attendant on fume... on consomme pas tout le temps, faut pas croire. On n'est pas obligé de consommer à chaque fois. Si tu restes assez longtemps... bien sûr. Sinon tu peux monter tout de suite sans attendre. Les filles elles ont laissé leurs sacs à main posés sur une chaise... comme ça en confiance. Colonna il bronche pas, il ouvre un sac, il prend une liasse de billets pliés en deux

— déconne-pas... remets-les...

on est tout de suite dans la rue... on essaie de pas marcher trop vite au début... on est mort de trouille... on se voit déjà tabassé par les macs et laissé pour mort dans une ruelle comme le *Bavard* de Louis-René des Forêts... mais des Forêts, lui, c'est pas pareil, il avait copié dans des livres... il avait un peu inventé aussi... nous c'est notre viande, c'est notre peau

le Mocambo y a pas d'ascenseur. L'escalier est raide... très étroit... deux portes par palier. Les filles et la patronne elles se tiennent au rez-de-chaussée. Y a pas d'hommes. C'est rare de voir des hommes en dehors des clients... on les voit jamais... ils sont ailleurs. La première pièce ça fait comme un petit salon. Quelques chaises, et des fauteuils. Les filles viennent voir qui est là. Elles passent un moment à parler, elles se laissent regarder. Elles parlent à deux ou trois comme si elles n'étaient qu'entre elles. Les garçons aussi parlent entre eux comme dans les réunions de famille... les femmes d'un côté, les hommes de l'autre... l'après-midi n'en finit plus. On pourrait être à la

campagne, au bord d'une rivière ou d'un canal... au bord de la mer...  
rien ne presse... chacun prend son temps

il y a trois filles on est trois. J'ai pas beaucoup d'argent... ce sont mes  
étrennes. On paie avant, je sais, je sais... on paie, on parle. Les filles  
elles arrêtent pas... de vrais moulins à paroles. Elles ont des voix  
graves qui râpent, des voix de rocaille sculptées par les apéros et la  
clope. Elles sont belles. Elles ont des robes d'été d'un seul morceau...  
c'est pour ça qu'on les appelle des robes. Il y en a une qui a l'air plus  
douce que les autres. Un peu blonde. Madame la maquerele demande  
ce qu'on veut boire  
— un Casa

c'est quoi Casa... c'est quoi ?

il y a des questions il faut pas les poser ← Casa... ça fait partie des  
savoirs de base

*savoir de base* faut oser...

faut oser le dire/faut oser l'écrire... surtout là, sur le moment... le  
moment de la parole et de l'écriture... c'est toute la langue qui  
déboule. Dès qu'on écrit dès qu'on parle y a tout qui vient y a tout qui  
dévale. C'est toute la langue qui s'emballe et se déballe à la fois  
faut oser l'écrire... faut oser le lire aussi. Faut qu'il ose l'auteur... le  
lecteur aussi faut qu'il ose... *savoir de base*... c'est pas tous les jours  
que ça te tombe dessus frère lecteur.

faut que tu en prennes ta part je me sentirai moins seul... surtout là  
avec peut-être trois ou quatre heures d'avance sur l'heure de l'apéro...  
il fait beau au printemps et en automne dans le sud... on est bien... la  
porte ouverte sur la rue ça fait un petit courant d'air, c'est pas  
désagréable... le temps suspendu

— tu montes chéri ? La robe bleue, la robe rouge... elle me prend par  
l'oreille... la blouse blanche à peine entrouverte, la doctoresse elle me  
prend par la main... la dame de charité... l'encens et la myrrhe... les  
bonbons au miel... le crissement de faille de la mousseline... au  
septième étage mes deux grand-mères à la fois se penchent sur mon  
berceau

— alors tu t'dépêches ? J'aurais jamais cru autant de blanc, autant de peau blanche, autant de corps et de chair dans d'aussi petites robes de rien du tout ← chaque fois tu verras le miracle recommence... on paye avant... une fois les billets disparus comme des mouchoirs, le monde peut recommencer

on est dans l'intérieur du contretemps... tu oublies à l'endroit tu oublies à l'envers. Tu sais la fille se déshabille on n'ose pas regarder tout de suite... comme au théâtre, les trois coups, le rideau... c'est extrêmement difficile le théâtre

la représentation...

c'est impossible regarder de face quand il se passe quelque chose. Ce n'est qu'ensuite qu'on peut commencer à regarder... quand c'est plus là/quand la fille n'est plus là

elle se lave je ne la regarde pas

— alors tu t'dépêches ? Les filles se lavent dans des bidets de porcelaine blanche ça traîne pas. C'est Marthe, c'est toutes les filles du monde dans tous les bidets de porcelaine blanche du monde... c'est comme au musée, c'est comme au kino, j'ai un blanc

j'ai un noir dedans/j'ai un blanc dedans... moi aussi j'ai un corps blanc, on est blanc tous les deux... une touche de noir

— tu veux que j'enlève mon soutien-gorge ? Et moi est-ce que j'ai gardé le mien ? La fille me lave... dans le lavabo. Marthe me lave dans le lavabo de porcelaine blanche... et elle m'essuie avec une serviette qui râpe un peu

— tu viens ?

à droite... dans le coin de la chambre à droite, il y a Caravage... derrière lui Piero della Francesca (un peu en retrait) et derrière Piero tous les Italiens depuis la Renaissance tous... tous les Flamands, tous les Espagnols (jusqu'à Picasso l'Andalou)... les Russes et les Chinois... tous les Chinois qui mangent du chien... les Japonais aussi... ← ne les oublions pas. En face dans le coin, juste en face de Caravage, Dante et toute la clique. Le troisième coin c'est les musiciens (le grand orchestre du monde)... je ne me souviens plus si Marthe m'a fait une piqure... peut-être un cordial, un petit remontant... c'est pas sûr... parfois la langue manque on voudrait

qu'elle soit là en bon ordre ? Parfois on parle avec les mots d'avant ou les mots d'après... faut aller les chercher un par un ← comme au Diamino

avec la Berthe on va à Nice... le bordel c'est mieux quand on est deux... par l'autoroute c'est très rapide maintenant... une heure et quart... une fois on va voir le Grand Prix de Monaco... Stirling Moss, Bruce Mc Laren

son père, la Berthe, il lui prête sa vieille Mercedes... années quarante... silencieuse, noire... pas une éraflure. Il y tient comme à la prune de ses yeux. Il fait ses visites avec. Son père il a deux Mercedes. Il fait ses visites avec la vieille... il dit qu'elle lui revient moins cher à l'entretien qu'une 2CV. Il est proche de la retraite. C'est un homme qui a vécu, qui a fait la Coloniale... L'Indochine, Le Tonkin. Il en connaît un bout. Le soir à table il parle avec son fils, il lui raconte les choses de la vie. Alors au lycée très vite, la Berthe s'est taillé une solide réputation d'expert en matière de femmes... une réputation sur parole

— tu sais ce que c'est qu'un gasquel ? Personne évidemment... personne n'a jamais su... la Berthe peut-être... un truc pour faire jouir les femmes. Ça fait le tour des classes. Ça se trouve pas dans le dictionnaire... un truc qu'on s'enfile sur la bite

à Nice il connaît deux filles. Pas loin de la Promenade des Anglais. Entre le bord de mer et la place Masséna... la rue est tranquille. Avant d'y aller il leur téléphone. Les filles on les paye mais c'est pas vraiment un bordel. Il y a les deux que connaît Berthe... il y en a d'autres. Elles parlent entre elles. Elles se racontent des histoires de filles. Elles nous racontent mine de rien leurs histoires de filles comme si elles parlaient qu'entre elles et qu'on n'était pas là.... qu'elles font la vie, qu'elles ont de la bite elles aussi

on finit par prêter l'oreille avec la Berthe. Ça fait un petit moment déjà qu'on est là. C'est l'après-midi c'est calme... les deux filles leur temps du coup nous appartient. Elles aussi, tout ce temps de parlotte au rez-de-chaussée, elles nous appartiennent. On fait durer... elles et nous, on fait durer. On les regarde comme si c'étaient nos femmes. On



a déjà fait notre choix... petits signes discrets, coups d'œil... toi celle-là et moi celle-là

on regarde ce qu'on peut voir de leurs corps, leurs décolletés et ce qu'elles montrent de leurs cuisses... pas beaucoup. On n'est pas au One-Two-Two... les filles moitié nues qui se pavant devant les canapés

la pièce est pas très grande... à peine meublée. C'est comme à la maison, deux ou trois pièces en enfilade. Ça donne sur une cour... on n'y va pas, on reste dans la pièce de devant... rien ne presse. La voiture elle est garée pas très loin sur le boulevard. L'après-midi, Nice c'est pas la presse. Les filles continuent de parler entre elles. Elles parlent entre elles comme si elles ne voulaient pas qu'on les entende... tu parles ! Elles parlent entre elles, elles baissent le ton c'est pas tout de suite qu'on entend... ça peut prendre des années et des années pour arriver à entendre... c'est fou ! Elles disent quoi entre elles... c'est sans importance... on entend bien qu'elles parlent de Clouzot

— Henri-Georges

— celui qui fait des films ?

oui oui... il a un regard si tu savais... il parle tout bas... à peine il bouge les lèvres... tu sais pas, il se fait toujours attacher les couilles... elles parlent bas

— c'est pas vrai

— faut toujours lui attacher et lui serrer les couilles avec quelque chose... avec une cravate, avec un foulard. Il est pas très sain. C'est pas un type très sain. Il monte souvent avec plusieurs filles

— ça doit lui faire mal

les filles parlent... elles parlent, elles boivent, elle fument... moi aussi je fume... je me rentre la fumée jusqu'au fond de l'estomac

tu vois Berthe je laisse aller la parole, je laisse aller l'écriture... je fais comme si... je fais comme si je la laissais filer dans le courant de l'écriture... que je la laissais couler dans le paysage

j'écris comme je parle

pour écrire comme on parle... d'abord il faut savoir parler comme on parle... tu comprends ? Il faut parler a casaccio... comme ça vient. C'est presque rien à faire... faut laisser aller. C'est rien du tout... c'est

très difficile, ça peut demander des années et des années pour y arriver. Moi ça m'a beaucoup beaucoup demandé. Il a fallu que je me débarrasse de tout ce qu'on avait essayé de m'apprendre... c'est épuisant

je voulais te dire aussi que cette écriture de la parole elle est encore plus libre que la parole elle même... c'est pas facile à comprendre et pourtant ça coule de source. Quand tu écris tu es pas directement dans le ping-pong avec quelqu'un... tu es pas obligé de répondre en direct ... tu n'a pas quelqu'un en face de toi qui te pousse à défendre ou à attaquer. Tu es totalement libre de ton temps... tu peux revenir en arrière... tu vas à ton rythme... tu peux doser comme tu veux... tu t'arrêtes quand tu veux... si tu veux repartir tu repars

avec la Berthe parfois on rentre par la côte.... Théoules, La Nartelle, Boulouris... Saint Raph. Ça tourne beaucoup, c'est très beau. La route sans cesse joue avec la voie ferrée... des fois elle est pile en face, le train débouche juste dans l'alignement de la route. En dehors des quelques criques avec des maisons, il n'y a rien que les rochers et la mer. On peut également rentrer par la 7 si c'est tard

avec la Berthe on va jamais au bordel que tous les deux. Lui parfois il y va seul. Un jour en prenant la bretelle de sortie à Mandelieu, il a dérapé et complètement zigouillé la voiture de son père. Il aurait pu se tuer

dans la ville où je marche je tombe souvent. Je sais pas trop pourquoi. Ça se passe à un moment précis. Tout d'un coup à un moment précis je tombe, je m'étale sur le trottoir  
ça fait longtemps que j'avais envie de le dire

ça fait plus de vingt ans que j'ai commencé à tomber... presque par hasard

hier je me suis encore étalé de tout mon long... devant le kiosque à journaux, au coin du boulevard Raspail et de la rue Huysmans, à l'endroit exact où il y a ce type qui vend des petits sacs de toile mal cousus posés sur un étalage de cartons. Je l'ai encore croisé tout à

l'heure, il se dirigeait vers sa place habituelle. Les sacs, j'ai jamais vu personne lui en acheter. Quand je suis tombé heureusement qu'il n'était pas là... il m'aurait achevé

Je suis tombé sur le côté. Je n'ai rien vu venir. Je ne me suis pas fait très mal. Je me suis relevé comme si de rien n'était

j'étais déjà tombé trois jours avant... jeudi, mais plus gravement

pour tout dire le jeudi je suis tombé deux fois, ça ne m'était jamais arrivé. La première... j'ai glissé sur des pierres mouillées en sortant de l'eau ← rien à dire. Puis je suis re-tombé une seconde fois en fin d'après midi... là non plus je n'ai rien vu venir. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'étant tombé une première fois le matin, j'allais tomber à nouveau en fin d'après-midi ← ça paraît incroyable. Je suis tombé sur le coude gauche... celui-là même sur lequel je suis tombé il y a sept ans. Pendant un mois il m'avait fallu porter mon bras mort en écharpe. J'ai attendu un mois sans savoir si j'avais quelque chose de cassé. Au bout d'un mois on a vu que j'avais un ligament arraché... j'ai dû être opéré en urgence

jeudi je suis à nouveau tombé de tout mon poids sur le coude gauche... de toute ma longueur comme un arbre. Tout de suite la douleur s'est irradiée jusqu'à l'épaule. J'ai cru qu'à nouveau mon ligament s'était arraché. J'étais blanc comme un linge... deux types se sont précipités pour m'aider à me relever... prêts à me raccompagner chez moi

— non non merci c'est rien

dans la soirée au bout de mon coude il y avait une excroissance énorme, comme un œuf. J'ai fait en sorte que personne n'en remarque rien. J'ai mis dessus une poche glacée

ça fait maintenant quatre jours... je continue de mettre chaque soir pendant vingt minutes, une poche glacée sur mon coude et mon avant-bras. Rien n'est encore résorbé... la douleur à l'épaule persiste. Je ne sais pas si mon ligament est arraché ou non. Je n'ai pas envie de le savoir

j'écrivais dans la langue et j'écrivais sous la langue... dans cet espace inexistant entre dire, ne pas dire et dire... dans l'incessant balancement

j'étais moi aussi dans la douceur de la mort... j'étais pas seul, j'en avais profité pour quitter la ville quelques temps → toujours la même

je suis ici, il est tard ça n'a aucune importance, rien ne bouge. je connais entièrement le lieu où je me trouve, chaque objet, chaque défaut, chaque pan, chaque angle de la pièce

chaque angle je m'y suis déjà heurté... chaque aspérité, chaque creux et chaque bosse. Mon corps porte les marques de toutes les douceurs et de toutes les meurtrissures... de tous les heurts que j'ai eus avec n'importe quel endroit de cette pièce du sol au plafond... les murs, la chaux, les singes et les oiseaux... le plâtre et le ciment, les portes... les poignées des portes, les gonds, les gros clous, le bois et les échardes... les épaisseurs des couches du bois, les pavés et la céramique, les meubles, les tables, les chaises et les fauteuils, les vaisselles, les pots et les accrochures d'images et de cadres ... ma chapelle et mes ex-voto

décembre 2017